

L'INCONSTANT,
OU
UNE LEÇON D'ASTRONOMIE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DE BERRUYER ET A. GIRAUD ;

Représenté, pour la première fois,
sur le théâtre du Gymnase des Enfants,
le 28 juillet 1838.

PARIS.

I. PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

15, rue Pavée-Saint-André-des-Ares.

1839.



Personnages.

M. AUBRY, riche bourgeois.	MM. GUSTAVE.
ALBÉRIC, son fils.	EDOUARD.
ERNEST, ami d'Albéric.	DAVID.
CHARLES, cousin d'Albéric.	SANTI.
	BLIN.
M. LÉTOILÉ, professeur d'astronomie.	BERGERON.
MARGUERITE, vieille bonne d'Albéric.	MM ^{lles} . ANNA.
	CLARA.
ADELE, sœur de Charles, cousine d'Albéric.	E. DAVID.

Nota. Les variantes sont en regard du texte.

L'INCONSTANT,

ou

UNE LEÇON D'ASTRONOMIE.

Le Théâtre représente un cabinet d'étude : une bibliothèque, des chevaux, un piano, une guitare, un violon, des cartons de dessin, des feutres, un mannequin, des tableaux, etc., composent avec quelques chaises et une table le mobilier de la pièce ; tout est dans le plus grand désordre.
Porte à deux battants dans le fond ; à gauche de l'acteur, porte vitrée donnant dans un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE,

ALBÉRIC, *à son piano*; MARGUERITE.

MARGUERITE, près de la porte du fond, à la cantonée.

Adieu, M. Latouche, adieu...; il ne faut pas lui en vouloir, à ce pauvre garçon..., entendez-

vous?... (*Revenant en scène.*) Allons, encore un professeur de congédié : il y a mis pourtant bien de la patience, celui-là !

ALBERIC, vivement.

De la patience !... de la patience !... Est-ce que je pouvais rien comprendre à ce qu'il me chantait ?... des points d'orgue..., des croches..., des doubles croches..., tous mots plus baroques les uns que les autres.

Aix : *Tiens, moi je suis un bon homme.*

J'ai vu le moment où ma tête
Allait partir, en vérité...

MARGUERITE, à part.

Moi qui me faisais une fête
De sa grande docilité...
(Haut.) Que vous méritez de reproches !
Vous êtes un petit pervers...

ALBERIC.

Ma bonté, avec toutes ces croches,
Ça devait aller de travers !...

MARGUERITE.

Vous n'avez de persévérance à rien.

ALBERIC.

Tant qu'on n'aura pas trouvé de moyens plus simples..., je dis adieu à la musique... (*Il ferme son piano violemment.*)

MARGUERITE.

Là... le voilà maintenant qui s'empôrte au risque de briser ce piano qui a coûté si cher... Croyez-vous que M. Aubry, votre excellent père, souffrira ça plus long-temps?... Enfin, c'est le dixième professeur que vous avez depuis moins de trois mois.

ALBERIC.

Ils ont tous des méthodes indéchiffrables.

MARGUERITE.

Dites plutôt que c'est la faute de votre maudit caractère...

ALBERIC, d'un ton moqueur.

Marchère Marguerite, est-ce que nous allons, par hasard, recommencer nos sermons?... Avec la musique de tout à l'heure, ça fera un joli concert!...

MARGUERITE, vivement.

Je ne vous laisserai pas en repos que vous ne vous soyez fixé à quelque chose... Oui, monsieur, si est désespérant de voir qu'à votre âge..., à quatorze ans bientôt, vous soyez comme une linotte qui vole de branche en branche. (*Albéric n'écoute plus Marguerite; il a détaché un fleuret et se met en garde devant le mannequin.*) (*À part.*) Il ne m'écoute plus... Bon!... Voilà qu'il fait des sermons..., à présent... (*Haut.*) Albéric..., mon enfant!... écoutez les conseils de la vieille bonne qui vous a élevé.

ALBERIC, se retournant en face de Marguerite, toujours en garde.

En gardé!... une... deux... Ah!... ah!... ah!... ah!... pare cette botte-là... (*Il lui porte des bottes en se fendant.*)

MARGUERITE.

Voulez-vous bien finir avec vos diables de bottes ?...

ALBERIC, lui tenant la pointe du fleuret sur la poitrine.

Vaincue !... Ah !... ah !... *(Il jette son fleuret.)*
 Mais le vainqueur doit se montrer généreux... :
 embrassons-nous et que la paix soit faite. *(Il l'embrasse.)*

MARGUERITE, à part.

Il y a encore du bon chez lui. *(Haut.)* Mauvais sujet !... voyez, quel désordre dans votre chambre..., on dirait de la boutique d'un fripier du Temple... *(Elle prend le plumeau qui se trouve sur une chaise près d'elle.)*

ALBERIC, lui enlevant le plumeau et se disposant à épousseter.

Attends !... attends !... je vais t'éviter la peine...

MARGUERITE, courant après.

Mon plumeau ?... mon plumeau ?...

ALBERIC, lui rendant le plumeau.

Tiens..., je te rends les armes..., il faut être galant avec les dames..., frotte..., essuie..., remets de l'ordre ici..., si tu peux...; quant à moi..., je vais faire un tour de jardin.

MARGUERITE.

Allez..., allez vite...

ALBERIC.

Aix : Tu vas changer de costume et d'emploi.

Se promener quand le temps est si clair,
Doit, je le sèns, être un plaisir unique,
Et je préfère, entre nous, le grand air
A tous les airs de la musique. *(bis.)*

MARGUERITE, regardant.

Que vois-je là? n'est-ce pas mon portrait...
Qu'il commença d'une ardeur sans pareille?...
Au bout d'un mois il devait être fait,
Et je reste avec une oreille. *(bis.)*

ENSEMBLE.

ALBERIC.

Se promener, etc.

MARGUERITE.

Se promener quand le temps est si clair
Est un plaisir, mais ce plaisir unique,
Vous en agrez bientôt assez, mon être;
Ce sera comme la musique. (bis.)

(Albéric sort.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, seule.

Grondez-le donc ! ah bien, oui, un Cicéron y perdrait son éloquence... Quelle tête folle !... Il veut tout connaître..., tout apprendre... et ne s'arrête à rien... ; de l'esprit jusqu'au bout des ongles..., une facilité comme on n'en voit pas..., et à côté de tout cela une légèreté, une inconsistance qui l'empêche de rien achever... C'est aussi un peu la faute de son père... Il est sévère avec Albéric, mais pas encore assez... Certes, à en juger par tout ce qu'il y a ici, il devrait être bien savant !... Ce que je regrette le plus qu'il ait abandonné... c'est la peinture... Ce n'est pas

parce qu'il m'avait promis mon portrait...; mais il réussissait déjà très-bien, et je suis sûre qu'avec le temps... (*Elle regarde un tableau.*) Ce tableau-là..., par exemple, qui représente un sujet de l'histoire sainte... Il n'est vraiment pas mal... Il a bien tort de ne pas continuer... (*Elle soupire.*) Ah! j'aurais tant de plaisir à le voir devenir un homme célèbre!... Mais il n'y faut pas penser!... Le voilà déjà qui revient... Je savais bien que la promenade ne durerait pas longtemps.

SCÈNE III.

MARGUERITE, ALBÉRIC, *tenant une rose et quelques fleurs.*

ALBÉRIC; *il s'avance lentement et regarde avec beaucoup d'attention les fleurs qu'il tient.*

Comme ces fleurs sont belles!... Quand je pense que ce petit bouton aurait pu devenir une

superbe rose, et que la rose elle-même se serait changée en...

MARGUERITE, à part.

Où va-t-il en venir ?.. Voilà sa tête qui travaille encore...

ALBERIC.

Si mon grand-père vivait... c'est lui qui me dirait où se trouve le pistil... l'étamine... la corolle...

MARGUERITE, à part.

Pistil !.. étamine !.. corolle !.. qu'est-ce que c'est que tous ces noms-là ?

ALBERIC.

Il pourrait me donner des leçons de botanique, lui.

MARGUERITE, à part.

Dé botanique ?.. Ah ! voilà le mot de l'énigme... il va se lancer dans la botanique... c'est encore un nouveau professeur qu'il demandera.

ALBERIC.

Comme l'étude des fleurs doit être amusante !...
la connaissance de leur culture, de leurs pen-
chants... tout cela est d'un intérêt extrême.
(*Redonnant.*)

Au sein d'une fleur tout-à-tour
Une aimable image est tracée,
Dans un myrte on voit voir l'amour,
Le souvenir dans la pensée...

O botanique !... botanique !

MARGUERITE, à part.

C'est fini, le voilà parti.

ALBERIC.

Voilà qui est dit... dès aujourd'hui je rem-
place mon maître de musique par un professeur
de botanique...

MARGUERITE, haut.

Là... quand je le disais...

ALBERIC, se retournant du côté de Marguerite.

Ah ! je ne te savais pas là... ma bonne...
Et bien, que penses-tu de mon projet?..

MARGUERITE, avec humeur.

Je pense... je pense que je m'en vais pour ne
pas vous entendre davantage. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

ALBERIC, seul.

Elle ne me parlera plus ainsi quand elle me
verra faire des progrès rapides... toutes les mer-
veilles de l'empire de Flore vont m'être dévoilées...
je vivrai entouré d'arbres, de fleurs, de
parfums ; quel plaisir !..

Air de *Marianna*.

Adieu peinture, adieu musique,
Disparaissez, mortels ennuis ;

Sous mes pas, par la botanique,
Vont naître les fleurs et les fruits.

Dans ma demeure,
Je veux sur l'heure...

Faire, en tout temps, pousser à volonté

Jujube, datte,

Pomme, patate,

Figue, ananas, café, grenadé ou thé,

Citrons, prunes de fête-claude,

J'aurai mille arbustes divers,

Et je passerai mes hivers

Dans une serre chaude.

Pour ne pas perdre de temps, commençons un herbier avec les fleurs que voici... Je puis bien répondre que la botanique ne m'impatientera pas comme ce que j'ai appris jusqu'à présent. *(Il s'approche de la table et dispose ses fleurs avec soin.)*

SCÈNE V.

ALBÉRIC assis devant la table, ERNEST.

ERNEST, arrivant près d'Albéric.

Je n'ai pas besoin d'un télescope pour apercevoir le cher Albéric.

ALBÉRIC, se levant.

Ah ! c'est toi, Ernest ! *(Il lui prend la main.)*

ERNEST, d'un air d'importance.

Depuis que je ne t'ai serré la main, mon cher Pollux, déjà la nuit a trente fois succédé au jour... déjà le soleil a quitté le signe des Gémeaux pour entrer dans celui du Cancer...

ALBÉRIC, à part.

Que veut-il dire ?

ERNEST.

Aussi, j'avais hâte de sortir de la sphère de mes travaux et de venir graviter dans ton orbite... ; j'ai donc profité de l'instant où le méridien marque la dixième heure pour franchir les espaces qui nous séparent, et je m'applaudis de me trouver enfin sous ton degré de latitude...

ALBERIC.

Sphère !.. Gémeaux !.. Cancer !.. Latitude... Ah ça, mon ami, veux-tu me faire le plaisir de me dire quelle est cette langue-là ?..

ERNEST.

C'est de l'astronomie, mon cher. Comment ! est-ce que tu n'as pas encore entendu parler de ça ?..

ALBERIC.

Oh ! si, mais sans y faire beaucoup d'attention...

ERNEST.

Eh bien, moi, depuis six semaines, je m'en

occupe exclusivement... et j'y trouve tant d'attraits, qu'il m'arrive, comme tu as pu le voir, d'employer dans la conversation les expressions astronomiques...; c'est neuf... c'est original... n'est-ce pas ?

ALBERIC, rêvant.

Très-original !.. Comment !... Que m'apprends-tu là ?... Eh bien, moi qui allais me livrer à la botanique, croyant qu'elle était préférable à tout.

ERNEST, d'un air de pitié.

Ah ! tu aurais grand tort !.. la botanique, c'est bon pour les pharmaciens, les herboristes, les épiciers... et puis, ça te jetterait dans un dédale de classes, de genres, de familles, où tu perdrais le fil à chaque instant...; tandis que l'astronomie, mon cher, l'astronomie !..

ALBERIC.

Eh bien, l'astronomie ?...

ERNEST.

Aux du *Café Royal de Paris*.

Rien n'est charmant,

Intéressant

Comme l'astronomie...
 Par sa magie,
 On sait des cieux
 Les secrets merveilleux...
 Elle nous enseigne les lois
 Que suit chaque astre dans l'espace,
 Comment il conserve sa place,
 Traçant par son propre poids,
 Comment, sur cette terre,
 Qui n'est qu'un point dans la sphère,
 Et la nuit et le jour
 Se succèdent tour à tour...
 Du soleil,
 Éclat sans pareil
 Réconfort de nature,
 Et sa parure
 Elle la doit
 Aux feux qu'elle en reçoit...
 Quand le jour est tombé,
 Phobé,
 Sur l'horizon monte timide,
 Dans ses phases servant de guide
 Au laboureur,
 Au voyageur...
 Roulant dans leurs orbites
 Avec tous leurs satellites,
 Les planètes au ciel
 Nous révèlent l'Éternel...
 Par mon savoir

Je sais prévoir
Le beau temps et l'orage :
Sur ce point je gage
Être expert

Comme Mathieu Laensberg !

A l'aide d'un simple appareil,
De l'atmosphère percant l'ombre,
Mon regard peut compter le nombre
Des taches qui sont au soleil,
Et jusque dans la lune,
Par un coup de la fortune,
Quelque jour je prétends...
Découvrir des habitants !
Bien n'est charmant, etc.

(Ils reprennent ensemble.)

Bien n'est charmant, etc.

ALBERIC.

Oh ! oui, c'est charmant... ; tiens..., tu me séduis... et je veux faire comme toi.

ERNEST :

C'est cela ; mets de côté la botanique, et vijs l'astronomie !

ALBERIC.

Ah ça, mais je ne pourrai pas apprendre tout seul.

ERNEST.

Dans un instant, si tu veux, mon professeur sera ici... M. L'étoilé..., un homme très-habile...

ALBERIC.

Si je le veux !..., parbleu, est-ce que cela se demande ?

ERNEST.

Il te faudra des sphères..., des cartes.

ALBERIC.

Sois tranquille... (*A part, tâtant sa poche.*)
Il me reste 25 francs. (*Haut.*) Dans quelques instants j'aurai tout cela..., je n'attends plus que ton professeur.

ERNEST.

Tu vas l'avoir.

Alin du Pré aux Clercs.

Apprends avec ardeur,
Mon cher, l'astronomie.

C'est de toute ta vie
Préparer le bonheur.

ALBERIC.

Avec plaisir je quittaï
Tantôt la musique,
Je dis adieu, sans regrets,
A la botanique.

ENSEMBLE.

ERNEST.

Apprends avec ardeur, etc.

ALBERIC.

Je veux avec ardeur
Apprendre l'astronomie,
C'est de toute ma vie
Préparer le bonheur.

(Ernest sort.)

SCÈNE VI.

ALBÉRIC, puis M. AUBRY.

ALBERIC.

Il faut que je m'occupe, sans perdre une minute, de mes nouvelles acquisitions... *(Il se dispose à sortir par la porte du fond. M. Aubry entre dans le même moment, et se trouve face à face avec Albéric.)*

M. AUBRY.

Où cours-tu ainsi, Albéric?.. Jè te croyais à ton piano...

ALBERIC, embarrassé:

Ah ! mon père!.. que je suis heureux de vous rencontrer!.. Vous me voyez dans la joie la plus vive... Ernest sort d'ici... Il vient de me prouver que l'Astronomie est de toutes les sciences la

plus curieuse, la plus utile... Tout ce qu'il m'en a dit m'a tellement charmé, que je n'ai pu résister au désir de devenir astronome.

M. AUBRY, d'un air contrarié.

Mais, mon fils...

ALBÉRIC, toujours embarrassé.

J'ai pensé que vous ne mettriez pas d'obstacles à ce désir; j'ai prié Ernest de m'envoyer son professeur... il me l'a promis, et je vais bien vite chercher tous les objets qui me sont indispensables... *(Il fait quelques pas pour s'en aller.)*

M. AUBRY, l'arrête.

Oublie-tu, mon ami, que tu es à ton dixième professeur? Il en sera de l'astronomie comme de tout le reste.

ALBÉRIC.

Ah! ne croyez pas cela, mon père... Si vous aviez entendu tout ce que m'a dit Ernest, je vous annoncerai chaque soir le temps qu'il fera le lendemain.

M. AUBRY.

J'ai quelque chose qui vaut mieux que l'astro-
nomie pour savoir cela, mon ami... mes rhuma-
tismes.

ALBERIC.

Bah ! vos rhumatismes...

M. AUBRY.

Tu vas peut-être me soutenir que je n'en ai
pas?..

Aux du vaudeville de l'Étude.

Lorsque le ciel est sans nuage,
Je suis et gaillard et dispos ;
Mais, s'il se prépare un orage,
J'éprouve à l'instant mille maux !
A mon âge, on sait s'y reconnaître ;
Avec moi je porte, mon cher,
Un infailible baromètre...

(*Passant la main sur ses jambes.*)

Mais il me coûte un peu trop cher !

ALBERIC.

L'année dernière, tous vos abricôts ont gelé...

Eh bien, je vous prévendrai quinze jours à l'avance, quand vous devrez les couvrir...

M. AUBRY, avec ironie.

Oh! je vois que tu me rendras d'immenses... d'incalculables services!

ALBÉRIC.

Ah! vous verrez... vous verrez... Je ne vous dis que ça...

M. AUBRY, d'un air de doute.

C'est que j'ai déjà tant vu...

ALBÉRIC.

Oui, mais cette fois c'est pour tout de bon... Vous consentez, n'est-ce pas? Je vais faire mes emplettes, et je reviens aussitôt. (*Il sort.*)

M. AUBRY.

Mais je ne consens pas du tout... (*Il s'appelle.*)
Albéric!.. Albéric!.. Il est déjà loin... (*Revenant en scène.*) On ne peut vraiment pas se faire

l'idée d'une tête pareille, ... et je ne songe pas sans trembler à l'avenir qu'il se prépare.

SCÈNE VII.

M. AUBRY, MARGUERITE.

MARGUERITE, arrivant par le fond.

A son air joyeux, je parie que vous lui avez accordé tout ce qu'il vous a demandé... comme à l'ordinaire...

M. AUBRY.

Du tout... du tout... Je me suis, au contraire, fortement prononcé...

MARGUERITE.

Oh! ce qui n'empêchera pas que nous n'ayons bientôt ici un professeur de botanique.

M. AUBRY, surpris.

Dé botanique?... D'astronomie, tu veux dire?

MARGUERITE, appuyant sur les mots.

De botanique, Monsieur, de botanique.

M. AUBRY, l'imitant.

D'astronomie, Marguerite, d'astronomie.

MARGUERITE.

Quand je vous dis que c'est de botanique...
J'étais là... il n'y a qu'un instant, et il parlait de...

M. AUBRY.

De la lune... du soleil... des étoiles... d'astronomie enfin...

MARGUERITE.

Non, Monsieur, il parlait de fleurs... de pistils... de corolles... que sais-je moi?... (*Prenant le bouquet qu'Albéric a laissé sur la table.*) Eh ! tenez, comme preuve que je ne me trompe pas, voilà justement le bouquet qui lui a donné cette belle idée.

M. AUBRY, encore plus étonné.

En effet... Cependant... Ah ça, est-ce que dans l'espace d'un quart d'heure il aurait encore changé de projet?... Ce serait trop fort pour le coup!.. (Avec colère) et cette fois, Monsieur l'é-cervelé, je vous réponds que vous me le paierez cher!

MARGUERITE, cherchant à l'apaiser.

Voyons, Monsieur, ne vous fâchez pas.

M. AUBRY, toujours en colère.

Il faut que cette conduite-là ait un terme... Ma patience est à bout, et dès demain... je le mets dans le collège le plus sévère de tout Paris... où on le punira pour la moindre faute... où...

MARGUERITE.

Il y a assez long-temps que je vous engage à prendre un parti... Vous me répondez toujours : il changera, il changera. Eh! mon Dieu! il ne change que trop!.. C'est là le mal.

M. AUBRY.

Oui, mais au collège !.

MARGUERITE.

Il ne s'y corrigera pas... Il sera malheureux... voilà tout... et ce n'est pas votre intention... n'est-ce pas, Monsieur, qu'il soit malheureux?... Il a bon cœur... c'est la tête seulement qui est légère... Non... Je crois qu'on pourrait trouver un autre moyen... (*Elle cherche dans sa tête.*)

M. AUBRY, avec impatience.

Eh bien, trouvé-le donc vite ce moyen...

MARGUERITE.

C'est ça; maintenant, vous ne me donnez plus le temps de réfléchir... Trouve-le vite... Trouve-le vite... Vous figurez-vous que ce soit si facile?... Cherchez aussi de votre côté... (*Elle réfléchit.*) D'abord... Oui... Ensuite... Mais non... Que dirait-il?... Pourtant...

M. AUBRY, toujours avec impatience.

Allons, le moyen... le moyen...

MARGUERITE.

Ah! une idée! (*Avec vivacité.*) Je le tiens, le moyen.

M. AUBRY.

Vraiment?... Alors parle.

MARGUERITE.

Vous me promettez de faire tout ce que je vous dirai?... sans cela...

M. AUBRY.

Je te le promets.

MARGUERITE.

Bien!... Il ne faut pas qu'il se doute,.. Il n'aurait qu'à rentrer... Suivez-moi, je vous expliquerai tout dans le jardin.

AUBRY.

Allons..., cela m'a l'air d'une conspiration dans toutes les formes.

MARGUERITE, à mi-voix.

Ara de Mina (de Doche).

De la prudence et du mystère,
Car mon moyen est excellent ;
Oui, nous aurons bientôt, j'espère,
Corrigé notre cher enfant. (bis.)

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

De la prudence, etc.

M. AUBRY.

De la prudence et du mystère,
Quel est ce moyen excellent ?
Pussions-nous, ainsi qu'elle espère,
Corriger notre cher enfant !

(Ils sortent par la porte du jardin.)

SCÈNE VIII.

ALBÉRIC, seul. *Il est chargé de cartes, de sphères, de lunettes, etc.*

Je suis, je crois, suffisamment pourvu... Ah ça, maintenant, songeons à recevoir notre savant professeur... Ces sphères sur la table... les cartes... le long du mur, à la place des masques et des fleurets... *(Il décroche les masques et les fleurets, qu'il jette dans un coin, et attache les cartes.)* Ces instruments devant la croisée... à la place de ce vilain mannequin. *(Il jette le mannequin par terre.)* Voyons donc si cette lunette d'approche est bonne... *(Il regarde.)* Oui, tiens... j'aperçois mon père et Marguerite, comme s'ils étaient dans la chambre... et pourtant ils sont tout au fond du jardin...; leur conversation paraît très-animée... O mon Dieu ! que je voudrais entendre ce qu'ils disent !...

Air de l'Écu de six francs.

Ils parlent avec véhémence,
Et chaque geste que je vois
Redouble mon impatience...
J'en ferais le pari, ma foi;
Là-bas, ils s'occupent de moi...
Que cet instrument me désole !...
Ainsi qu'il rapproche un objet,
Il devrait, pour être complet,
Rapprocher aussi la parole.

Mais j'entends, je crois, quelqu'un qui chante.

SCÈNE IX.

ALBÉRIC, M. LÉTOILE.

M. LÉTOILE.

Air de *Calab.*

Me voilà,
Je suis là...
Celui qui m'appels

N'ent jamais un regret dans sa vie.

Tout à l'astronomie ,

Du ciel je tiens la clé ,

Et je suis appelé :

L'Étoilé,

ALBERIC, à part.

Quel air original !...

L'ÉTOILÉ.

L'an dernier, sorti fatal,

À l'Observatoire,

Il est notoire

Que sans un qui-proquo,

J'aurais pu, tout de go,

Enfoncer le célèbre Arago !...

Me voilà, etc.

(Saluant.) C'est à M. Albéric Aubry que j'ai
l'honneur d'adresser mes salutations !..

ALBERIC.

A lui-même, monsieur...

L'ÉTOILÉ.

Vous ne me l'auriez pas dit que je l'aurais deviné... je devine tous les jours des choses bien plus difficiles... M. Ernest, votre ami, m'a appris

que vous aviez l'intention de vous livrer à l'étude des astres avec... avec fureur...; pardon de l'expression... mais elle rend mon idée.

ALBERIC.

Oui, monsieur, et si vous voulez, nous allons, sans plus tarder, commencer notre leçon...; vous voyez que j'ai tout disposé.

M. LÉTOILÉ, regardant autour de lui.

C'est à merveille!... studieux jeune homme... vous verrez que nous ferons quelque chose de vous...

ALBERIC.

Je ne demande pas mieux... Mais si nous commençons... je suis d'une impatience... (*Il le conduit à un fauteuil et le force à s'asseoir.*) Voici un siège... parlez... je vous écoute...

M. LÉTOILÉ.

Un instant!... laissez-moi au moins rassembler mes idées. (*A part.*) Ce jeune homme est d'un pressé dont rien n'approche.

ALBERIC.

Vous dites donc que l'astronomie est une science... (*A part avec impatience.*) Il ne commencera pas, c'est insupportable !...

M. LÉTOILE.

Le dis... je dis...; c'est-à-dire que je n'ai encore rien dit, et j'ai quelques explications préliminaires à vous donner... avant de vous jeter dans le feu...

ALBERIC, à part.

Il me fait bouillir...

M. LÉTOILÉ.

Dans le feu !... pardon de l'expression, mais elle rend mon idée; dans le feu, dis-je, des démonstrations météorologiques, astronomiques, atmosphériques !..

ALBERIC, à part.

Voilà des expressions diaboliques !.. (*Haut.*) Tenez, si vous m'en croyez, nous passerons les

préliminaires..., allons un peu vite. (*Il prend une sphère.*) Par exemple, expliquez-moi...

M. LÉTOILÉ.

Cependant, monsieur, les préliminaires ; enfin, n'en parlons pas..., j'y consens... Ainsi, nous supposons que vous savez ce que c'est que les jours...

ALBERIC, vivement.

C'est clair !... c'est clair !...

M. LÉTOILÉ.

Nous supposons encore que vous n'ignorez pas que la terre présente successivement chacune de ses faces au soleil, et que c'est par suite de sa position et de son opacité que les nuits...

ALBERIC, à part.

C'est bien obscur ! (*Haut.*) Mais, monsieur Létoilé...

M. LÉTOILÉ.

Né m'interrompez pas, jeune homme..., j'a-

Chève ma dissertation... suivez bien mon raisonnement.

ALBERIC, à part.

Il me semble déjà un peu long son raisonnement. (*Haut.*) Bah ! dites-moi tout de suite si c'est le soleil qui tourne autour de la terre, ou si c'est la terre qui tourne autour du soleil.

M. LÉTOILÉ, impatienté.

Mais avant d'en venir là... il faut que vous sachiez qu'il y a plusieurs systèmes...

ALBERIC, effrayé.

Plusieurs systèmes... vous n'allez pas entreprendre de me les expliquer aujourd'hui...

M. LÉTOILÉ.

Il faut cependant que nous nous entendions sur celui que nous devons suivre...

ALBERIC, à part.

Je commence à en avoir assez comme ça... si

L'INCONSTANT.

je pouvais mettre un terme à cette façon assom-
mante... (*Contrefaisant sa voix.*) Pardon de l'ex-
pression; mais elle rend mon idée!...

M. LÉTOILÉ, continuant.

Laissons pour le moment Ticho-Brahé et Plo-
lémée...; prenons Copernic...

ALBERIC, à part.

S'il pouvait prendre la porte!...

M. LÉTOILÉ.

Copernic...

ALBERIC.

M. Létouillé... si nous gardions Copernic pour
demain?... Il me semble d'ailleurs entendre quel-
qu'un qui vient... nous serions dérangés...

M. LÉTOILÉ, avec humeur.

Garder Copernic!... garder Copernic!... nous
ne faisons rien avec tout cela.

ALBERTIC, apercevant Charles et Adèle.

Voici Charles et Adèle, mes cousins, qui viennent me voir... vous comprenez ?..

M. LETOULÉ, à part:

Je comprends que je n'ai jamais rencontré un étourdi de son espèce... ; mais je ne l'en tiens pas quitte...

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARLES, ADELÈ.

CHARLES et ADELÈ.

Air du *Fernand Cortez*.

C'est nous, (ter.)
 Nous venons au plus vite :
 Te faire une visite
 Est un plaisir bien doux.

CHARLES.

Je connais, mon cousin,
 Ton goût pour la peinture,

Reçois, je t'en conjure,
Cet album de Chauvin.

(Elle lui donna l'album.)

ADELÉ.

La musique est l'objet
De ta vive espérance,
Je t'offre une romance
De Loisa Paget...

(Elle lui donne la romance.)

REPRISE DU CHŒUR.

C'est nous, etc.

ALBERIC, avec joie.

Quels charmants cadeaux !

M. LÉTOILÉ, à ALBERIC.

Est-ce que nous n'allons pas continuer notre
leçon?...

CHARLES, à Athérie, désignant M. Létouillé.

Monsieur est sans doute ton professeur de
piano?...

M. LÉTOILÉ, avec dignité.

Professeur de piano?... Pour qui me prenez-
vous, monsieur?...

CHARLES.

Ah ! j'y suis... Pardon..., où avais-je la tête ?...
Comment ai-je pu me méprendre à ce point ?...
A l'air martial de monsieur, à ce regard fier et
assuré, ne devais-je pas reconnaître ton maître
d'armes ?

M. LÉTOILE, furieux.

Professeur de piano !... Maître d'armes !...
Monsieur..., monsieur... (*Frappe du pied.*)
Est-ce que vous auriez l'intention de m'humili-
er ?... Pardon de l'expression, mais elle rend
mon idée...

CHARLES.

Alors...

Ara de la Famille de l'apothicaire.

Quel est donc mon ami, dis-moi,
Ce mystérieux personnage,
Qui se met dans un tel é...
Et fait ici tant de tapage ?...

ALBERIC, avec affection.

C'est un professeur sans rivaux,
Qui, dans sa science profonde,

S'est éleré par ses travaux

(Montrant le ciel.)

Bien au-dessus de tout le monde !..

C'est M. L'étoile, mon professeur d'astronomie. (L'étoile s'incline.)

ADELE, à Albéric.

Quoi !.. tu aurais déjà quitté la musique pour l'astronomie ?..

ALBERTIC, avec hésitation.

Non... mais je fais marcher tout cela en même temps.

CHARLES, à Albéric.

Ah ça, que nous ne te dérangions pas, mon ami, achève ta leçon...; nous serions désolés d'interrompre M. L'étoile.

M. LÉTOILE, à Albéric.

Oui, nous allons continuer... si vous voulez bien le permettre.

ALBERIC, vivement.

Non, non, je reprendrai demain... (A Charles et à Adèle.) Restez., restez..

M. LÉTOULÉ, avec humeur.

Il est impossible de nous arrêter au point où nous en sommes. (Reprochant.) Copernic!..

ALBERIC, vivement.

(A part.) Ah ! il m'impatiente terriblement avec son Copernic... (Haut.) Est-ce que vous ne pouvez pas remettre cela à un autre moment, monsieur Létoulé ?

ADÈLE, vivement.

Bien, il y a moyen de tout arranger... Continue ta leçon ; pendant ce temps-là, mon frère me fera répéter les vers anglais que j'ai promis de réciter demain matin à mon père...

CHARLES.

C'est cela..

L'INCONSTANT.

ALBERIC, à part.

Des vers anglais ?

M. LÉTOILÉ, à Adèle.

Mademoiselle a très-bien parlé ! (A Alberic.)
Veuillez suivre ma démonstration... Copernic...

ADÈLE, de l'autre côté de la scène.

A nous deux, mon frère...

ALBERIC, auprès de M. Létolé, à part.

La langue anglaise doit être très-utile à connaître...

M. LÉTOILÉ

Vous y êtes, n'est-ce pas ?

ALBERIC.

Oui, oui, parlez. (A part, regardant Charles
qui fait répéter sa sœur.) Je voudrais bien les entendre !..

M. LÉTOILÉ

Je disais donc que, selon Copernic, la terre a,

sur son axe, un mouvement de rotation que l'on
nomme *mouvement diurne*, et qu'elle fait en
vingt-quatre heures... Ensuite...

Asa : Tougne, tourne.

Le soleil qu'au centre il supprime...

(Il s'aperçoit qu'Albéric s'est éloigné.)

Il ne m'écoute déjà plus...

Pour lui monter la moindre chose.

Tous mes efforts sont superflus.

ALBÉRIC, revenant près de M. LÉTOILÉ.

La terre... Eh bien ?

M. LÉTOILÉ.

Sphère parfaite.

Mais aplatie en ses contours,

à la forme de...

(Il cherche.)

D'une tête...

(Avec intention.)

Oui, de la tête, sans détour :

Elle tourne, tourne, tourne, tourne,

Elle tourne, tourne toujours,

Où, comme votre tête,
Elle tourne, tourne, tourne toujours. (bis.)

ADÈLE, avec difficulté, de l'autre côté du théâtre.

The... the

CHARLES, à Adèle.

Je l'ai déjà dit que les lettres (*épelant*) *the* se prononcent comme s'il y avait un *z*, *ize*.

ALBERIC, à part.

Il me semble que je les prononcerais bien.
moi, *! Tze, tze, !*

M. LÉTOILÉ.

Le voilà encore parti... Ah! ma foi, je renonce à lui inculquer les premières notions d'astronomie.

ALBERIC.

C'est une langue charmante que l'anglais!.. Cela me semble très-facile... Il faut que je l'apprenne.

M. LÉTOILÉ, à part.

Que dit-il?... il veut apprendre l'anglais à présent...

ALBERIC, à M L'étoile.

Bitez donc, monsieur L'étoile... vous ne pourriez pas m'enseigner la langue anglaise?...

M. LÉTOILÉ, s'échauffant par degrés.

Vous enseigner la langue anglaise!.. Eh! mon Dieu... depuis plus d'une heure je suis sang et eau à vous parler français, et vous ne me comprenez pas!... (*Avec fierté.*) Certainement, que je pourrais vous montrer une foule de langues mortes et vivantes, mais je ne vous les montrerai pas...; je suis venu ici pour vous apprendre l'astronomie... J'y perds mon latin et mon grec... Je ne puis pas obtenir une minute d'attention... Vous me traitez avec une irrévérence!.. pardon de l'expression.., mais...

ALBERIC, malignement.

Elle rend votre idée.

M. LÉTOILÉ, hors de lui-même.

Où! monsieur, elle la rend...; elle ne la rend pas encore comme je le voudrais... Il me faut

drait une expression terrible!... accablante!!... foudroyante!!!.. Ah! vous croyez peut-être qu'on peut se jouer de moi impunément... Vous verrez... vous verrez... je vais de ce pas trouver monsieur votre père et lui dire...

ALBERIC.

Comme il vous plaira...

ADELE, à M. Létouillé.

De grâce, monsieur, ne vous emportez pas ainsi...

M. LÉTOILLÉ, au comble de l'exaspération.

Non, mademoiselle, laissez-moi...

AIR: *Je suis Madelon Friquet.*

J'abandonne un malheureux

Au sort sinistre

Qui lui reste;

Il ne doit, le malheureux,

Jamais lever les yeux

Aux cieux.

(*Adèle fait ses efforts pour le calmer.*)

Il e ma malédiction...

Que la terre

Lui soit légère !
 Pardon
 De l'expression...
 J'abandonne un malheureux, etc.

(Il sort en menaçant Albéric.)

SCÈNE XI.

ALBÉRIC, ADÈLE, CHARLES.

ALBÉRIC:

Ah ! m'en voilà donc enfin débarrassé..., ce n'est pas sans peine !...

CHARLES.

Il est certain que c'est un bon homme joliment tenu... ?

ADÈLE, à Albéric.

Je crois, couain, que tu as eu tort de le renvoyer ainsi...; quand ton père va savoir ça...

ALBERIC.

Ah ! bah !... D'abord, je ne l'ai pas renvoyé... c'est lui qui est parti tout seul : pourquoi n'a-t-il pas voulu m'apprendre l'anglais ?..

CHARLES.

L'anglais t'est plus utile que l'astronomie... Il n'y a pas de doute.

ALBERIC.

Cent fois, mille fois plus utile !

CHARLES

Ecoute, Albéric..., pour que mon oncle voie bien qu'il n'y a pas mauvaise volonté de ta part..., je vais aller te chercher une grammaire anglaise..., un dictionnaire, et demain... je l'enverrai notre professeur...

AÏÈLE.

Mais, mon frère... (*A part*) Je croyais qu'il connaissait mieux son caractère...

ALBERIC.

Oui, oui, va me chercher une grammaire... ;
quant au professeur, nous verrons plus tard.

CHARLES.

Viens-tu; Adèle?..

Aix du vaudeville de *la Visite à Bedlam.*

Je te promets des succès...

Avec un peu de courage,

Bientôt tu sauras, je gage,

L'anglais, comme le français.

ADÈLE, à part.

Son père le grondera.

ALBÉRIC, prenant la main de Charles.

Mon cher, je te remercie,

Tiens, *goddam*, pour moi déjà

Vaut toute l'astronomie.

CHARLES et ADÈLE.

Je te promets, etc.

ALBÉRIC, avec joie.

Il me promet des succès....;

Avec un peu de spongie,

Bientôt je saurai ; je gage ,
L'anglais , comme le français.

(Charles et Adèle sortent.)

SCÈNE XII.

ALBÉRIC, seul.

Qui, oui, je saurai l'anglais... je vais m'y mettre avec une ardeur... *(Il regarde du côté du jardin.)* Eh ! mais... voilà mon père dans le jardin avec M^l L étoilé et Marguerite... ; ils se dirigent de ce côté... ; ça s'annonce mal pour moi... ; que faire ?... Ah !... regardons cette carte pour me donner une contenance.

Il regarde la carte attachée près de la porte à droite.

SCÈNE XIII.

ALBÉRIC, M. AUBRY, M. LÉTOILÉ, MARGUERITE.

M. AUBRY, à M. Létailé.

Venez, monsieur Létailé, venez..., vous allez voir comme je vais lui parler...

M. LÉTOILÉ.

Je vous suis..., je vous suis, comme un humble caniche..., pardon... de...

ALBÉRIC, se grattant l'oreille.

Aie !... aie !... aie !...

M. AUBRY, à Albéric.

Eh bien, monsieur le digne, j'en apprends de belles sur votre compte. Votre conduite n'est plus tolérable...; j'espérais toujours, et ce matin encore, que vous arrêteriez vos idées à quelque

chose..., mais non..., ce n'est pas tout !... et vous avez indignement traité M. Létoué..., un homme auquel vous devez le respect..., un homme à cheveux blancs... dont le savoir...

M. LÉTOUÉ, s'inclinant.

Monsieur...

M. AUBRY, à M. Létoué.

Pardon, monsieur Létoué..., je ne sais plus ce que je dis...

M. LÉTOUÉ.

Du moment que l'expression rend votre idée...

ALBERIC, embarrassé.

Mais, mon père... c'est que je demandais à monsieur...

MARGUERITE, bas, à M. Aubry.

Voici le moment ou jamais de mettre mon plan à exécution... ; allons... ; allons, monsieur, du caractère...

M. AUBRY, bas, à Marguerite.

J'y pense..., attention... (*À son fils.*) Pas d'observations, monsieur; je ne veux pas être plus long-temps le jouet de vos caprices..., et pour commencer, je supprime l'argent de vos menus plaisirs...

MARGUERITE, faisant des signes d'intelligence à M. Aubry.

Mais, monsieur, où donc est le grand mal?... il ne mérite pas...

ALBERIC

Marguerite a raison. (*Bas, à Marguerite.*) Tu as raison, ma bonne, c'est bien, ça...

M. AUBRY, à Marguerite.

Marguerite, je vous défends toute réflexion...; (*Bas.*) Continue, continue ainsi.

MARGUERITE

Rien ne m'empêchera de dire, monsieur, que vous avez tort de gronder ce pauvre enfant... ce n'est pas sa faute si...

ALBERIC

Non, ce n'est pas ma faute si...

M. AUBRY, *l'écoupant la parole.*

Taisez-vous, monsieur... (*A Marguerite, avec une feinte fureur.*) Marguerite, à la fin, vous me poussez à bout...; c'est votre faiblesse, votre coupable indulgence qui engage mon fils à persévérer dans toutes ses manies...; vous êtes toujours là, prête à le défendre dès que je lui fais une observation... L'heure est venue de trancher dans le vif!... et puisque votre présence auprès de lui ne peut qu'être nuisible... j'en suis désespéré...

MARGUERITE, *bas, à M. Aubry.*

A merveille! allez, allez toujours.

M. AUBRY.

Mais... je me vois dans la nécessité de vous prier
(*A part.*) Je sais bien que c'est une chose convenue; eh bien, ça me coûte encore à lui dire.

ALBERIC, *à part.*

Je ne l'ai jamais vu dans une telle colère; ça me fait peur...

MARGUERITE, tremblante.

Me prier... et de quoi, monsieur, s'il vous plaît... ?

M. ABBRY, à part, en s'excitant.

Allons, ferme !... (*haut et avec force*) de sortir à l'instant de chez moi... ; je vous chasse !... (*A part.*) Voilà le grand mot lâché... , ouf !...

ALBÉRIC, à part, avec stupéfaction.

Claquer ma pauvre Marguerite qui m'a élevé !

MARGUERITE, avec une feinte douleur.

Vous me chassez, monsieur, c'est bien cruel ! quand on est resté vingt ans dans une maison... , quand on a pris un enfant au berceau... , qu'on l'a vu grandir près de soi... ; qu'on lui a donné tous les soins d'une mère... ; mais je dois vous obéir... , je me retire... , je suis vieille... , infirme... , je me verrai peut-être réduite à demander l'aumône... ; permettez-moi seulement d'embrasser encore une fois mon cher Albéric... (*Albéric se jette dans ses bras.*)

M. AUBRY, à part.

Mais c'est qu'elle joue son rôle avec une vérité...; je suis tout attendri..., je me croirais à la Porte-Saint-Martin ou à l'Ambigu-Comique...
(*Essuie des larmes.*)

M. LÉTOILE, fondant en larmes.

Et moi, ça me fait une révolution..., comme si je voyais la lune dans une lanterne d'omnibus.
Pardon de l'expression!... mais...

MARGUERITE.

Adieu! monsieur, adieu!

Act. Gymnasiens, remètons à trente ans.

C'en est donc fait, il le faut, je m'exile...
J'irai bien loin finir de tristes jours;
Mais en tous lieux, du fond de mon exil,
A vous, au moins, je penserai toujours.

ALBERIC.

De tes bonnés esph que toute la vie
Je garderai le tendre souvenir.

(A son père.)

Grâce, mon père, ah! je vous en supplie,
La renvoyer, c'est me faire mourir...

M. AUBRY.

Non, non, point de pardon !..

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

C'en est donc fait, etc.

ALBERIC.

C'en est donc fait, il faut qu'elle s'exile,

Elle ira finir de tristes jours ;

Mais en tous lieux, du fond de son asile,

A tort, au moins, qu'elle pense toujours.

*(Marguerite sort, Albéric l'accompagne jusqu'à
la porte du fond.)*

SCÈNE XIV.

ALBÉRIC, M. AUBRY, M. LÉTOILÉ.

M. AUBRY, à Albéric.

Quant à vous, monsieur, je vous donne dix

minutes pour réfléchir à ce que vous voulez apprendre définitivement... ; dans dix minutes... , montre sur table, vous me reverrez... , et votre détermination me dictera ce que je dois faire... S'il faut vous mettre au collège... , eh bien... (A M. Létailé.) Sortons, monsieur Létailé, sortons. r. (A Albéric.) Dix minutes, songez-y bien... (Il fait passer M. Létailé devant lui et revient sans bruit écouter à la porte du fond, qu'il tient entr'ouverte.) (A part.) J'é suis curieux de savoir comment il va se tirer de là.

SCÈNE XV.

ALBÉRIC, M. AUBRY, à la porte du fond en dehors.

ALBÉRIC.

Eh bien, j'ai fait là de joli ouvrage... , en voilà-t-il des malheurs !... pauvre Marguerite, va !... dix minutes !... c'est que ça n'est pas long !

M. AUBRY, à part.

Oh ! je lui donnerai bien le quart d'heure tout entier, si cela est nécessaire...

ALBERIC.

Quand je pense que c'est moi qui suis cause de ce mal là !... Ah ! ça me fait une peine... Encore, si mon père ne m'avait pas retiré ce qu'il me donnait chaque mois, j'aurais pu secourir un peu Marguerite... Que faire ?... Mon Dieu !... (*Avec joie.*) Oh ! quelle idée ! Ce tableau que le perruquier de mon père voulait absolument m'acheter l'autre jour pour faire une enseigne, et que j'ai eu la sottise de lui refuser..., je vais le lui vendre..., ce sera toujours ça..., et je me remets tout de suite à en faire d'autres...

M. AUBRY, à part.

Bon ! cela tourne comme nous l'espérons !... Allons vite rejoindre M. L'étoilé..., il faut qu'il nous aide aussi... ; je lui garde un rôle... (*Il s'éloigne.*)

ALBERIC, prenant le tableau.

La mort d'Absalon !... quel bel effet ça produira sur la boutique d'un perruquier !...

— Air du vaudeville de l'Opéra-Comique.

J'exposerai par ce moyen,
 Devant le public mon ouvrage ;
 Mais je ferais peut-être bien
 D'écrire au bas, suivant l'usage :
 « D'Absalon, plaignez la douleur,
 « Il fut suspendu par la queue ;
 « Il eût évité ce malheur,
 « S'il eût porté perruque !... »

C'est décidé, je reprends la peinture, et mon père peut revenir quand il voudra..., je l'attends de pied ferme !... *(Il prend ses pinceaux, sa palette et se place devant son chevalet.)*

SCÈNE XVI.

ALBERIC, CHARLES ET ABÈLE.

CHARLES, tenant quelques livres.

Ah ! j'ai cru que nous ne pourrions jamais

venir à bout de trouver cette chienne de grammaire... (Avec étonnement.) Ah ça... mais comment?... te voilà maintenant à la peinture?... Et la langue anglaise, donc?...

ADELE, avec intention.

Est-ce que tu en serais déjà dégoûté comme de l'astronomie et de M. Létouillé?...

ALBERIC.

Il est bien question de langue anglaise... allez!...

CHARLES.

Que s'est-il donc passé?...

ADELE.

Tu as la figure toute bouleversée...

ALBERIC.

Oh! ce n'est rien, mes amis...

CHARLES.

Dis-nous ce que tu as...

ADÈLE.

Oh ! moi je le devine... ; mon oncle t'aura grondé... , je le parie...

ALBERIC.

Eh bien qui, c'est cela... , il m'a grondé... , il m'a traité, ah !... il ne veut plus rien me donner pour mes menus plaisirs... Marguerite a essayé de prendre ma défense... ; croiriez-vous bien qu'il l'a chassée ?... ,

CHARLES.

Marguerite, chassée ?...

ADÈLE.

Elle qui t'aimait tant !

ALBERIC.

Chassée !.. Et que va-t-elle devenir... Au moins, si elle avait quelques économies... Mais non... , tout ce qu'elle gagnait ici... elle l'envoyait à sa famille, dans le fond de la Bretagne... ; voilà pourquoi je reviens à la peinture... Si je pouvais vendre quelques-uns de mes petits tableaux...

CHARLES.

Tu en vendras... tu en vendras... sois tranquille.

ADELE, à part.

Ce qu'il fait, la prouve un bon cœur !.. j'en suis toute émue...

CHARLES.

Mais dis-moi...

Aix ? J'en guette, un petit de mon âge.

Marguerite acceptera-t-elle

Ce dévouement qui t'emporte si loin ?..

ALBERIC.

Par mon travail, ma constance et mon zèle,

Je veux la mettre à l'abri du besoin...

Pour prix des soins qu'elle eut de mon enfance,

C'est à mon tour à lui servir d'appui...

Ah ! quel bonheur, si je peux aujourd'hui

Lui prouver ma reconnaissance !

D'abord, je ne serai pas difficile pour le prix...

Je compte bien que tu m'aideras... et toi aussi,

Adèle...

ADÈLE.

Certainement, et de grand cœur !..

CHARLES.

Je connais justement un vieux marchand de bric-à-brac, qui pourra faire du commerce avec toi...; mais en attendant, je veux t'étonner... et je t'achète ce joli petit paysage que j'aperçois là...; combien en veux-tu ?

(Il décroche un petit tableau.)

ALBERIC.

Ça, dix francs... est-ce trop ?..

CHARLES, fouillant dans sa poche.

Les voici... Je ne marchandais pas... je fais les choses grandement !

ADÈLE, apportant un autre tableau.

Et moi je t'offre cinq francs de ce petit chien...

ALBERIC.

Accepté... (A part.) Voilà que ça commence à ravir...

CHARLES.

Nous emportons nos emplettes...

(Ils prennent chacun leur tableau.)

ALBERIC.

Emportez !... emportez... *(d Charles.)* Ah ça, tu n'oublieras pas de parler à ton marchand ?

CHARLES.

Je cours chez lui... C'est à deux pas. *(A part.)*
 Si j'avais su que ça dût tourner ainsi..., je ne me serais pas donné tant de peine pour trouver cette chienne de grammaire anglaise.

ADÈLE.

A la daine valse.

Ayons bon espoir,

Avant ce soir,

Nous aurons, je t'assure,

Grâce à la peinture,

A ton talent,

Réuni quelque argent...

ALBERIC, les suppliant.

De Marguerite

Ayez pitié.

Dans le projet que je médite,
Ainsi que dans mon amitié,
Vous devez être de moitié.

ENSEMBLE.

CHARLES et ADELE.

Ayez bon espoir, etc.

ALBERIC.

Oui, j'ai bon espoir;
Avant ce soir,
Tout ici me l'assure;
Grâce à la peinture,
J'aurai vraiment
Réuni quelque argent.

(Charles et Adèle sortent.)

SCENE XVII.

ALBERIC, puis M. LÉTOULÉ.

ALBERIC, faisant sonner son argent.

Quinze francs !.. Si j'allois toujours porter cette

somme à Marguerite... *(Il fait quelques pas pour sortir, et revient en scène.)* Oûi, mais mon père qui peut arriver d'un instant à l'autre... Il y a beau temps que ses dix minutes sont écoulées... On vient..., c'est sans doute lui...; tachons cet argent et mettons-nous à l'ouvrage. *(Il se place à son cheval ; apercevant M. Létouillé.)* Tiens, c'est M. Létouillé... Est-ce qu'il voudrait encore me parler de son Copernic?...

M. LÉTOUILLÉ dans le fond du théâtre : il a l'air très-embarrassé.

M. Aubry m'a chargé là d'une commission qui ne me plaît guère... C'est difficile... c'est délicat!... Si je sais comment aborder la question... je veux bien!... Moi, marchand de tableaux... un vil brocanteur!.. Enfin, c'est égal...

ALBERIC, à part.

Que m'arrose-t-il donc là dans son coin?... On dirait qu'il n'ose pas avancer...

M. LÉTOUILLÉ, s'approchant d'Albéric.

Jeune-homme!.. *(A part.)* Ah! mon Dieu!..

que c'est embarrassant de jouer la comédie quand on n'en fait pas son état !

ALBERIC.

Qu'y a-t-il de nouveau... mon cher monsieur Létollé ?.

M. LÉTOILLÉ.

Jeune homme..., monsieur votre père... (*A part.*) C'est cela..., j'y suis...

ALBERIC, vivement.

Ah ! vous venez de la part de mon père ?..

LÉTOILLÉ.

Oui... : obligé de sortir pour une affaire importante..., il m'a chargé... de vous demander à quoi vous vous déterminiez enfin... (*A part.*) Je m'en tire d'une manière admirable.

ALBERIC, avec embarras.

A quoi je me détermine ? (*A part.*) Je ne puis pas décemment lui dire que je ne veux plus entendre parler d'astronomie..

M. LÉTOILÉ.

Je réitère ma question... jeune homme... vers quel point du cercle des connaissances humaines arrêtons-nous notre vol ?.. Pardon de l'expression, mais elle rend mon idée.

ALBERIC, feignant l'enthousiasme.

C'est une bien belle chose que l'astronomie ! monsieur Létoilé...

M. LÉTOILÉ, étonné.

(*A part.*) L'astronomie ?.. Est-ce qu'il aurait envie d'y revenir ?.. M. Aubry se serait-il trompé ?.. (*Haut.*) Certainement... l'astronomie !... (*Avec intention.*) Mais la peinture a bien ses charmes aussi...

ALBERIC, étonné.

(*A part.*) La peinture !... Est-ce qu'il serait aussi dégoûté de l'astronomie, lui ?.. Voyons donc. (*Haut, avec feu.*) Où trouver un plus grand homme que Copernic ?..

M. LÉTOILÉ, avec force.

Nulle part, jeune homme, nulle part !... Copernic.

nie !... (*S'arrêtant tout-à-coup ; à part.*) Diable, diable, n'oublions pas nos instructions. (*Haut.*) Cependant... Raphaël, Rubens, le Titien, David, Gérard..., ce ne sont pas là non plus... des paltoquets, pardon de l'expression., et de nos jours...

Aux du vaudeville des *Frères de tail.*

En France encor le flambeau du génie,
 Comme autrefois, fait briller ses rayons ;
 Avec orgueil notre belle patrie
 Voit tous les ans de nouveaux noms
 Venir illustrer nos salons...
 Aux chefs-d'œuvre de nos ancêtres,
 Plus d'un chef-d'œuvre est par nous ajouté,
 Et maint artiste, auprès de nos grands maîtres,
 Marque sa place à l'immortalité !

ALBERIC.

Peste !... je ne vous croyais pas si chaud partisan de la peinture...

M. L'ÉTOILÉ.

Moi P.. mais j'en suis fou ! (*À part.*) Ça ne me coûte rien à dire... (*Haut.*) Tant que duré l'exposition, je ne manque pas d'aller chaque jour faire une promenade de deux heures au Musée...

(*A part.*) Je n'y mets jamais les pieds... (*Haut.*) J'ai passé un mois à Versailles... pour étudier toutes les galeries... (*A part.*) Je n'ai pas quitté l'Observatoire. (*Haut.*) Et je suis à Paris le correspondant d'un prince russe, fort riche, protecteur éclairé des arts, qui me charge d'acheter tous ses tableaux. (*A part.*) Comme je mens, bon Dieu !.. comme je mens !.. c'est atroce !

ALBERIC, vivement.

Un seigneur russe... qui achète des tableaux ?

M. LÉTOILÉ.

Oui, oui... (*A part.*) Quel nom donnerai-je bien à mon seigneur russe... voyons... un nom en *of*, parbleu !...

ALBERIC.

Et vous le nommez ?..

M. LÉTOILÉ.

Le comte de Pot... Pot... Potikof. (*A part.*) Il doit y avoir en Russie quelqu'un qui se nomme comme ça. (*Allant vers le chevalier.*) Eh ! mais, j'aperçois là quelque chose qui pourrait bien lui convenir... De qui est ce tableau ?.. Il y a du

faire... du... comment disons-nous donc, nous autres artistes ?..

ALBERIC.

Du chique.., peut-être ?..

M. LÉTOILÉ.

C'est cela.., du chique !.. pardon de l'expression... (*Se reculant.*) Mais, c'est que c'est fort bien !.. L'auteur, s'il vous plaît ?..

ALBERIC.

Moi.., monsieur Létoilé...

M. LÉTOILÉ, jouant la surprise.

Vous ?.. je ne vous connaissais pas ce talent-là.

ALBERIC.

C'est un essai, pas autre chose.

M. LÉTOILÉ.

Vous appelez cela un essai ?.. Si j'avais trouvé un essai comme celui-là dans la boutique d'un marchand, j'en aurais offert un bon prix..

au nom du comte de Polikof... (*A part.*) Ça marche bien... ça marche bien...

ALBERIC, à part.

Oh ! quelle occasion ! (*Haut.*) S'il vous faisait plaisir, monsieur L'étoilé... quoique j'y tiens beaucoup... je serais heureux de vous l'offrir... mais je n'oserais y attacher un prix.

M. LÉTOILÉ.

Je ne voudrais pourtant l'accepter qu'à cette condition... et si vous le permettez, je fixerai le prix moi-même... (*A part.*) Voyons, quel prix ?.. Ah ! son père m'a laissé carte blanche... (*Haut.*) Cinquante francs, et votre tableau est à moi.

ALBERIC, à part.

Cinquante francs !. (*Haut.*) Mais, monsieur...

M. LÉTOILÉ.

C'est convenu !.. Voilà les cinquante francs et je prends le tableau...
 (*Il lui donne une bourse et prend le tableau.*)

ALBERIC.

Eh bien, prenez... (*A part.*) Ma bonne Marguerite que je suis donc content !..

M. LÉTOILE, tout joyeux.

Je vais envoyer de suite ce charmant tableau en Russie... par les messageries Laffitte et Cail-
lard... Le comte de... de... Potikof va être ravi...
(*A part.*) Et j'espère que M. Aubry ne sera pas mé-
content non plus... car je me suis tiré de là...
cent fois mieux que je ne l'aurais cru...

ALBERIC.

Merci, monsieur Létouillé, merci...

M. LÉTOILE.

C'est moi qui vous remercie .. Maintenant, jeune homme, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de faire beaucoup de tableaux comme celui-ci.

ENSEMBLE.

M. LÉTOILE.

Victoire! (*bis.*)

Aujourd'hui, j'ai la gloire

D'assurer enfin
Pour toujours son destin !

ALBERIC.

Victoire ! *(bis.)* ,
Pour mon cœur quelle gloire !
Marguerite, tuks,
J'adoucis ton destin !
Peinture chérie,
Je suis tout à toi.

M. LÉTOILÉ.

Noble astronomie,
Ah ! pardonne-moi.

ENSEMBLE.

Victoire, etc.

(M. L'étoile sort.)

SCÈNE XVIII.

ALBÉRIC, seul.

J'étais loin de m'attendre à une pucelle au-

baine.. Cinqtante francs et quinze que j'avais déjà, ça fait soixante-cinq; maintenant, je ne crains plus que mon père arrive... Courons remettre cette somme à Marguerite.. (*L'apercevant.*) Mais, c'est elle.

SCÈNE XIX.

ALBÉRIC, MARGUERITE.

ALBÉRIC.

Ma bonne Marguerite !.. (*Il se jette dans ses bras.*)

MARGUERITE, le pressant sur son cœur.

Mon enfant !..

ALBÉRIC.

Vois cet argent... je te le portais..., prends !.. prends !.. (*Il cherche à lui mettre l'argent dans les mains.*)

MARGUERITE, à part, avec une extrême émotion.

Ah ! c'est trop fort pour mon cœur !.. je ne pent

pas continuer davantage. (*Elle l'embrasse de nouveau.*) Mon cher, mon bien cher Albéric!

ALBÉRIC.

Eh bien, prends donc.; qu'attends-tu ?

MARGUERITE, se défendant.

Mais non, je ne veux pas accepter votre argent... (*A part.*) Portons le dernier coup, si nous pouvons... (*Haut.*) Je pars, mais j'ai voulu vous embrasser encore une fois avant de m'éloigner pour toujours.

ALBÉRIC, plourant.

Pour toujours ! (*Avec chaleur.*) Oh ! mais non, cela ne se peut., mon père ne sera pas inflexible... ; je suis corrigé... Il n'aura plus de faiblesse à craindre de ta part... Je vais me jeter à ses genoux..., et... (*Il veut sortir.*)

MARGUERITE, le retenant.

Vos prières seraient inutiles... ; il faut nous dire adieu...

Air : Sans murmurer.

Je vais partir!.. je sens couler mes larmes ;
 Auprès de vous, heureuse de vieillir,
 Mes jours passaient sans trouble, sans alarmes.
 Chaque moment avait pour moi des charmes !..

Je vais partir! (bis.)

(Marguerite s'arrache de ses bras et se dispose à sortir.)

SCÈNE XX.

ALBÉRIC, MARGUERITE, M. AUBRY.

(Pendant la fin de la scène précédente, M. Aubry a entr'ouvert la porte du fond et a entendu le couplet que chante Marguerite.)

M. AUBRY, pressant précipitamment.

Elle n'en, non ! Elle ne partira pas.

ALBÉRIC, avec saisissement.

Que dites-vous, mon père?..

M. AUBRY.

J'ai tout entendu...; je sais que ton cœur l'a

enfin emporté sur ta tête, que ta résolution est prise...

ALBERIC.

Bien prise ! O mon père ! je vous en fais le serment !..

M. AUBRY.

Et j'y crois, car la leçon a été assez bonne pour que tu t'en souviennes long-temps...

ALBERIC, avec étonnement.

La leçon ?.. Que voulez-vous dire ?

MARGUERITE, à part.

Ah ! ma foi, je n'y tiens plus, moi ; il faut que je parle. (*Haut.*) Nous voulons dire que malgré tout ce qui s'est passé ce matin, je n'ai jamais été menacée de vous quitter..., je n'y aurais pas survécu... Est-ce qu'on se sépare de vieux serviteurs comme nous ?..

Ara de la *Columna*.

Quand nos efforts tendent tous à bien faire,
Chacun nous aime et c'est avec raison
Qu'à la fin l'on nous considère
Comme un meuble de la maison. (*bis.*)

M. AUBRY.

Oui, mon ami, l'honnête et bonne fille
Qui nous servit fidèlement vingt ans...
Et qui prit soin d'élever nos enfants...
Devint presque de la famille !
Elle est presque de la famille !

MARGUERITE.

Nous avons résolu de réformer votre caractère...; j'ai proposé un moyen...; on l'a suivi...; et vous en voyez le résultat...; j'étais sûr qu'il réussirait.

ALBERIC.

Oh ! oui, il a réussi... et complètement... Je vois trop le danger qu'il y a à passer à tout moment d'une idée à l'autre...; tout cela n'était qu'un jeu, je le veux bien...; mais cela pouvait être sérieux, et quels reproches ne me ferais-je pas aujourd'hui ?

M. LÉTOILÉ, dans la coulisse.

Pardon de l'expression...

M. AUBRY.

Mais je crois entendre M. Étoilé.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, M. LÉTOILÉ.

M. LÉTOILÉ, arrivant tout essouffé.

Je vous apporte de bonnes nouvelles.

ALBERIC, riant.

Du comte de Potikof, n'est-ce pas ?.

M. AUBRY et MARGUERITE, avec étonnement.

Le comte de Potikof ! qu'est-ce que c'est que ça ?.

M. LÉTOILÉ.

Il s'agit bien du comte de Potikof. (*Bas, à M. Aubry.*) C'est un seigneur russe de ma façon... (*Haut.*) Écoutez-moi tous... (*À Alberic.*) Tout-à-l'heure, en sortant d'ici..., votre tableau sous le bras, j'ai fait la rencontre d'un de mes anciens amis., un de nos peintres les plus distingués... A la vue de l'œuvre de notre jeune homme, il s'est écrié : Il y-a de l'avenir là-de-

dans !... Celui qui a fait ce tableau deviendra, s'il travaille, une des gloires de la France ! Il m'a demandé votre nom... ; je le lui ai dit... ; et dès demain, il veut absolument que je vous conduise à son atelier : il ne doute pas qu'avec ses conseils, votre talent n'arrive avant peu à son apogée... ; pardon de l'expression..., mais...

ALBERIC, transporté.

Ah ! quel bonheur ! je sens que je n'avais besoin que d'un encouragement comme celui-là. Monsieur L étoilé, vous êtes un digne homme !
(*Il prend la main de M. L étoilé.*)

M. AUBRY.

(*Serrant aussi la main de M. L étoilé. — Bas à l'oreille.*) Vous avez joué votre rôle à merveille !
(*Haut.*) Ma reconnaissance vous est acquise.

MARGUERITE.

Et la mienne aussi... (*A Albéric ; — d'un air gouguenard ; — montrant M. L étoilé.*) Ah ! ah ! direz-vous encore que l'astronomie n'est bonne à rien ?..

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, ERNEST, CHARLES, ADELE.

ERNEST, CHARLES, ADELE.

A la d'un chœur de *Bijou*.

Cherchons au plus vite

Monsieur L'étoile ;

A-t-il pris la fuite ?

S'est-il envolé ?

ERNEST, à M. L'étoile.

Ah ! je vous trouve donc enfin !... Je ne pouvais pas croire que vous seriez resté si long-temps ici... Je commençais à être inquiet.

CHARLES, à Albéric, avec mystère.

Le vieux marchand va venir.

ALBERIC.

Oh ! je n'en ai plus besoin.., l'affaire est arrangée..., Marguerite reste !...

CHARLES ET ADÈLE.

Ah ! tant mieux !...

ERNEST, à Albéric.

Il parait que tu as été content de M. Létolé,
car sa leçon a été assez longue ?...

ALBERIC, prenant la main de ses cousins, et regardant son
père et Marguerite.

Oui, mes amis, j'ai reçu aujourd'hui une
leçon que je n'oublierai de ma vie, car elle
m'a prouvé qu'il vaut mieux s'efforcer d'être
habile à une seule chose que d'en connaître mille
imparfaitement.

CHARLES.

C'est ce que dit un vieux proverbe anglais...

M. AUBRY.

Que l'on peut traduire sans doute par ceci :
« *Qui trop embrasse, mal étreint.* »

M. LÉTOILÉ.

Ou en d'autres termes...

Air du *Domino noir*.

Pour être heureux sans cesse ,
Avec sagesse
Arrêtons toujours notre choix.
On fait une folie
Quand, dans la vie,
On court deux lièvres à la fois.

TOUS EN CHŒUR.

Pour être heureux , etc.

ALBERIC, au public.

Air : *Je sais attacher des rubans*.

J'aurai besoin de quelques jours
Pour acheter mon entreprise ;
A d'irrésistibles retours ,
Notre âme , hélas ! est souvent prise.
Long-temps, pour vaincre mon penchant,
Il me faudra votre présence ;
Venez, messieurs, corriger l'inconstant ,
En faisant preuve de constance !... } (bis.)

REPRISE DU CHŒUR.

Pour être heureux , etc.

FIN.

13134